

**CES LÈVRES  
QUI REMUEMENT**



*CATHERINE LÉPRONT*

# CES LÈVRES QUI REMUENT

roman

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*27, rue Jacob, Paris VI<sup>e</sup>*

Ce livre est édité par René de Ceccatty.

ISBN 2-02-078773-3

© ÉDITIONS DU SEUIL, AOÛT 2005

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

Extrait de la publication

*à la mémoire de ma sœur Mizou  
au docteur Marie-Hélène Lemaire*



Personne ne nous demande si nous sommes d'accord ou non. Nous ne nous souvenons même pas de quelle manière nous nous sommes retrouvés ici. Nous voyageons, c'est tout. Il ne nous reste rien d'autre [...] Il reste la chose la plus compliquée de la vie. Être dans le train sans être son passager, conclut Khan.

Pelevine, *La Flèche jaune*



# Première partie



# 1. La vie, autrefois

Autrefois je vivais.

Il y avait le monde que j'arpentais, une modeste géographie, il est vrai, je n'avais jamais franchi que la frontière des Pyrénées, et la franchissais encore avec une appréhension inchangée depuis l'enfance, alors qu'elle avait cessé d'être une frontière, avec une peur irrépessible qui se manifestait déjà devant des valises à faire, ainsi que dans les gares et les aéroports quand j'y conduisais ou y allais chercher Samuel ou l'un de ses collègues archéologues, ou l'un de mes frères – Fred le plus souvent, quand il rentrait de tournée – ou papa, ou encore ma sœur, Louise, de retour de ses missions humanitaires.

Il y avait le monde que je fréquentais, famille, amis, collègues, voisins et connaissances, et tout cela se situait encore dans une temporalité prudente – quant aux jours à venir, je n'y faisais que des projections timides et, lorsque je disais Ces derniers temps, il s'agissait des deux ou trois dernières années. S'il me venait spontanément un souvenir plus ancien, quelque image d'une précision extrême et remontant à des décennies, j'attendais paresseusement sa dissipation sans chercher à comprendre la cause de son irruption et moins encore à en approfondir le champ et à en élargir le cadre. Je n'avais guère de goût pour les réminiscences ni ne leur accordais de crédit particulier. Lorsque plusieurs personnes remuaient en ma présence leur mémoire commune et qu'entraient en conflit des versions contradictoires d'un même fait, c'est l'image du compost qui s'accumule derrière la

grange, aux Bruyères, qui me venait à l'esprit : terrain gluant, tiède et mouvant, lieu d'une imprévisible et puante décomposition végétale, grouillant de minuscules insectes, crustacés terrestres et invertébrés, sorte de tambouille de sorcière où ont des chances égales de pousser, tant l'anarchie préside à tout autre principe de vie, des orties vigoureuses ou de répugnants champignons et, pleins de vitalité, des roses trémières ou des pois de senteur dont les graines auront miraculeusement survécu à l'infâme ragoût dans lequel elles auront été jetées, avec les herbes, les tiges et les fleurs fanées, les branches et les feuilles mortes, à titre de déchets.

Il y avait aussi cet autre monde que j'arpentais, une vaste géographie cette fois, une géographie littéraire, et ces multiples personnages que je fréquentais par le biais de mes lectures, de préférence des romans étrangers que jusqu'à sa mort Romain me fournissait en abondance, et que je m'étais mise à m'offrir en abondance depuis qu'il ne venait plus rituellement me rejoindre chez Kim Lien place Maubert, qu'il ne posait plus à côté de ma chaise son sac de livres en me disant Tu feras le tri, il y a pas mal de merde là-dedans. Ces frontières-là, en revanche, je les franchissais avec allégresse, sans éprouver la moindre appréhension ni avoir besoin de faire des valises, sans visa ni papier d'identité, sans être fouillée, et je passais d'un roman polonais à un autre en langue hindi aussi facilement que si l'Europe de l'Est était immédiatement mitoyenne de l'Inde – tant il est vrai que ce ne sont pas des frontières telles qu'on les connaît, barbelés tachés de sang et qui en réclament toujours, objet de convoitise, lieu d'accumulation de réfugiés, ce sont ici des passerelles plutôt que des murs érigés entre les hommes. Je me délectais tout autant alors que les mémoires soient remuées, mémoire d'auteur, mémoire de l'humanité jusqu'à des temps reculés, ceux de l'Inquisition, ou de l'Empire ottoman et de la République de Venise, de l'Inde anglaise, ceux de l'ancien Empire austro-hongrois, que sais-je ?, et Louise a toujours prétendu que j'étais plus attentive à ces fictions, à

ces terres étrangères, à ces époques révolues que je l'aurais jamais été à mes lieux familiers, à mes proches et à notre propre histoire, mais je crois qu'elle se trompait. Je crois que je n'étais pas différemment présente (ou absente selon elle, plus probablement absorbée) dans mon univers réel et dans celui, fictif, des autres, pour la bonne raison que je ne me suis jamais approprié quelque univers que ce soit ni, dans l'autre sens, n'ai éprouvé ce qui est décrit comme un sentiment d'appartenance, à une famille ou à un terroir, à un milieu, à un peuple et à un pays, à une époque, et moins encore à une religion. Louise m'a toujours reproché mon air de n'y être pas tout à fait. Partout où tu es, avec qui que tu sois, tu as toujours l'air de ne faire que passer, me disait-elle avec une moue chagrine.

C'est ainsi que je vivais, pourtant.

Admettons que c'était en passant, donc, par le monde, réel ou fictif, actuel ou ancien, intime ou étranger, et que le monde passait par moi, lui déposant en moi plus de sédiments que je lui laisserais jamais de ma personne, il faut être honnête, mais l'existence allait ainsi, la sienne comme la mienne, au gré de cet échange inégal, et se serait poursuivie de la même manière si Louise ne m'avait priée avant de partir de tout lui raconter par le menu et n'avait non seulement réitéré sa demande dans sa lettre – Toutes choses dans le détail sans rien oublier –, mais également exigé que je relève mes manches et plonge mes mains et bras nus jusqu'au coude dans ma – dans notre – mémoire.

Je vivais et c'était bien ainsi.

Ma mère disait que je n'étais pas du genre à me poser des questions.

Dans ses moments de cruauté, elle ajoutait que ça valait mieux, de toute façon, parce que, me serais-je creusé la tête, je n'aurais pas trouvé de réponse.

## 2. La chambre de l'archéologue

Quand il m'a fallu tenter de ravir au monde comme à moi-même ce qu'il ne m'était pas venu à l'idée de nous arracher, personne ne m'ayant auparavant chargée de rendre compte ni de l'état des choses ni de mes faits et gestes ou de mes impressions, quand j'ai dû non pas seulement empêcher tous les souvenirs intempestifs de s'évanouir aussi sûrement qu'une image de rêve, mais activement fouiller le tas de compost pour les en extraire, et faire radicalement la part entre ce que je vivais et ce que je lisais, comme si je lisais dans je ne sais quel état semi-comateux, dès ce moment-là, j'ai cessé de vivre.

Deux jours auparavant, je vivais encore, et il en a été de même après le coup de téléphone de Jean-Marie Clerc, pourtant ce crétin a failli me faire mourir. Il m'a appelée aux Archives, il m'a demandé si j'étais Liliane W. En écorchant le nom de Samuel, comme tout le monde. Oui. Mais ça ne lui a pas suffi. Vous êtes bien la sœur de Louise ? Oui. Puis il s'est présenté, Jean-Marie Clerc, et il y a eu un moment de silence parce que ce nom ne me disait rien. Alors il m'a rappelé qu'il avait déjà travaillé avec Louise, au Zaïre, en 1996, dans les camps de Tingi-Tingi et d'Amissi dont il était le logisticien, vous ne vous en souvenez pas ? J'ai dit que si, bien sûr, pardon, alors que je n'avais pas le moindre souvenir d'avoir

entendu prononcer ce nom, et il ne me donnait toujours pas la raison de cet appel, je commençais à perdre pied. Il a continué en me parlant de lui, disant qu'il était logisticien pour la campagne de vaccination dans les camps de réfugiés tchéchènes en Ingouchie, mais que sa mission était terminée, qu'il rentrait à l'instant, le fait est qu'il était essoufflé, peut-être n'avait-il pas même posé sa valise, mais je pensais qu'il tournait autour du pot, qu'il n'osait pas encore m'annoncer une catastrophe, je me suis représenté Louise successivement en proie à la dysenterie ou au typhus, à une forme gravissimo-rarissime et irréversible de maladie caucasienne, amputée d'une jambe, puis j'ai changé d'option pour l'imaginer enlevée par des soldats russes avinés qui auraient fait une incursion par-delà la frontière, ou par des rebelles fondamentalistes tchéchènes, ou par des indépendantistes modérés, ou par les trois forces, alliées par-delà les guerres extérieures et les querelles intestines par un intérêt provisoirement commun (négocier le prix de la restitution de Louise), vue d'ici, la situation là-bas est incompréhensible, et Louise n'avait donné depuis qu'elle était en Ingouchie qu'un coup de téléphone, un de ces laconiques appels dont elle a le secret, Voilà, je suis bien arrivée, et vous comment ça va ? Je vous aime, mes petits amis, je vous embrasse. Depuis, il avait pu se passer n'importe quelle catastrophe.

C'est au moment où l'un des ravisseurs de Louise lui appuyait son couteau sur la carotide que Clerc m'a dit que tout allait bien et que Louise lui avait confié du courrier.

Triple con, ai-je pensé, tu n'aurais pas pu commencer par là.

En réalité, il avait dû me faire languir trois ou quatre dizaines de secondes, mais avec la peur panique le cerveau change de régime, il fonctionne sur le mode onirisme, les pensées vont à mille et un tours/seconde, à la vitesse des images de cauchemar, et, à mesure que je grimpais à l'échelle de la catastrophe, Louise dégringolait celle du temps, elle rajeunissait, elle rajeunissait.

Au moment où j'ai repris mes esprits, elle avait de nouveau dix ans.

Un rendez-vous a été pris pour le lendemain matin au Village Basque avec Jean-Marie Clerc, grand maître ès suspense devant l'Éternel, il a raccroché et moi aussi, j'ai rejoint ma place dans la salle de lecture, à la disposition du public et derrière mon ordinateur, abruti par son ronronnement. J'étais chargée d'informatiser les archives, c'est Candolle qui me l'avait demandé. Il m'appelait Dobel'iou. C'est le W, initiale du nom de Samuel, qu'il n'a jamais réussi à prononcer et que Clerc avait écorché. Avec ta patience d'ange, Dobel'iou, m'avait dit Candolle, c'est toi qui informatiseras les archives.

Le vocabulaire moderne est tout bonnement abominable, informatiser, optimiser, positiver, et autres faisabilité ou jouabilité, et jusqu'à la SNCF qui disponibilise des TGV supplémentaires les jours de grand départ.

Geneviève m'a lancé un regard inquiet, interrogateur, la main levée je lui ai signifié que tout allait bien, et tout allait bien, effectivement, il y avait simplement cette petite bizarrerie, cette image qui avait affleuré et demeurait :

Louise avait dix ans. Elle se tenait sur le seuil de la chambre d'amis de l'appartement que nous avions à l'époque, Samuel et moi, on l'appelait la chambre de l'archéologue, parce que Samuel ramenait souvent de mission un collègue étranger qui faisait escale à Paris et que nous hébergions, ou bien il laissait les clés à l'un d'eux que je retrouvais dans l'appartement à mon retour de la fac ou des éditions Massillon où je travaillais à l'époque, et plus tard en rentrant des Archives. Et ce n'était pas comme toutes les fois où Louise s'y était installée pour une ou deux nuits ou une semaine, mais en cet instant précis où j'avais eu la certitude que la chambre de l'archéologue serait désormais la chambre de Louise, et l'impression que la pièce était à ce point inadéquate qu'on aurait dit un anachronisme, une erreur de script, quelque

cafouillage comique dans un studio de cinéma, Qui est-ce qui m'a foutu un décor pareil ? En même temps m'avait envahie le sentiment que je ne pouvais faire part à quiconque de cette certitude et de cette impression, personne ne m'aurait crue ce jour-là. Ni Louise, bien sûr, ni Samuel, ni même papa qui m'avait alors confié sa fille juste le temps de s'organiser, avait-il prétendu. Il ne s'était toujours pas organisé quand l'ancienne chambre de l'archéologue, entièrement repeinte et remeublée, a pris quelques mois plus tard un aspect de chambre-de-Louise, ni quand nous avons déménagé dans les deux ans qui ont suivi dans un appartement où les deux chambres, de Louise et de l'archéologue, étaient de nouveau distinctes. Bien plus tard, quand la chambre de Louise a servi tantôt de deuxième chambre d'archéologue tantôt de chambre de Jules, le fils de Louise, et que la chambre de l'archéologue a été parfois occupée par Mathilde, la fille de Louise, et par dieu sait combien d'autres visiteurs de passage, y compris papa lui-même, et très souvent par mon frère cadet Fred, papa ne s'était toujours pas organisé, et il ne s'était sans doute pas même aperçu que j'avais fini d'élever ma petite sœur, et moins encore qu'il avait fait de moi, ce jour-là, à cet instant précis qui correspond à l'image de Louise à dix ans au seuil de la chambre de l'archéologue, la mère de substitution de ma sœur, ni qu'il avait planté en moi, à jamais, le germe de l'inquiétude.

Mais je n'avais pas encore lu la lettre de Louise, la vie suivait son cours normal, et ce souvenir s'est dissipé comme par le passé. Sans doute cet instantané – dans l'encadrement de la porte et sur le fond d'une chambre absolument inadaptée à la circonstance, la silhouette de l'enfant désespérée, n'osant ni entrer ni reculer, et se cramponnant à sa valise – m'est-il resté plus longtemps que d'ordinaire à l'esprit, comme s'il s'était inscrit sur l'écran de l'ordinateur, curieu-

## CES LÈVRES QUI REMUEMENT

sement superposé aux intitulés et cotes des dossiers que je traitais, sans doute ai-je dû attendre quelques secondes de plus que l'image se délite, toujours est-il que j'ai attendu, et patiemment comme d'habitude, et que, comme d'habitude, je suis restée lisse et sans curiosité, et sans donner prise aux tourments de la mémoire.

### 3. Le logisticien

Hier encore, le monde et moi, nous avons vaqué jusqu'au soir à nos petites occupations. Je suis arrivée beaucoup plus tôt que d'habitude au Village Basque, il faisait encore nuit, on n'était pas passés à l'heure d'hiver.

C'était jour de marché, et tous les étals n'étaient pas encore installés, les plus camelots des marchands n'avaient pas commencé de haranguer le chaland, En avant, en avant, mesdames, dans la scarole ! Ugartomendia, le patron, m'a demandé Qu'est-ce qui t'amène de si bonne heure ?, une question qu'il ne me posait évidemment pas les autres jours. Les clients n'étaient pas les mêmes, ils étaient plus rares, m'a-t-il semblé, et ne s'attardaient pas à lire *Le Parisien* ni à bavarder, ils étaient à la fois ensommeillés et pressés. J'ai trouvé au Village Basque un charme singulier, sans doute parce qu'il était à demi désert, ou bien à cause de cette atmosphère où la dolence rêveuse le disputait à la hâte, ou parce que, le Village Basque n'étant pas tout à fait tel qu'il était plus tard dans la matinée, je m'y suis sentie très légèrement étrangère et que cela m'a mise d'une humeur un peu frivole de touriste, et aussi parce que ce qui m'y amenait à cette heure, comme je l'ai expliqué au Basque, c'était la lettre de Louise, mais il n'y avait rien là de bouleversant : c'était le marché de la place Maubert tel que je l'avais toujours connu le jeudi, c'était bien le Village Basque, et moi-même je traversais l'un et m'accoudais au zinc de l'autre, en attendant Clerc, tout juste un peu plus tôt que je ne le faisais ponctuelle-

ment environ deux cent trente jours par an depuis vingt-trois ans.

Si j'avais vécu dans l'oisiveté et l'ennui, je n'aurais rien trouvé d'extraordinaire à cette situation. Et même si, vivant dans l'oisiveté et l'ennui, j'avais parié qu'un changement d'habitude m'en sortirait momentanément, en provoquant quelque surprise, du moins quelque étonnement, comme ma belle-sœur Éva décide soudain de changer de quartier où dépenser l'argent de mon frère Jérémie, ou de médecin, ou de club ou de méthode de remise en forme, ou de thérapeute, même en ce cas j'aurais, comme Éva chaque fois, éprouvé plus qu'une déception profonde, un véritable dépit, peut-être le sentiment d'avoir été flouée – c'est l'impression qu'elle donnait lorsqu'elle racontait sa mésaventure (le récit fait lui aussi partie du programme de *désennuyage*, disait ma vieille amie Gi, qui prétendait ensuite que c'était pour avoir quelque chose à raconter plus qu'à faire qu'Éva se livrait à ces expériences décisives) : Éva avait souvent ce commentaire Je me suis fait avoir, sans préciser par qui, ou bien On m'a roulée dans la farine, sans préciser l'identité du *on* en question, me suis-je rappelée en attendant Clerc.

Ah ! Parce que la voilà encore partie ! a dit Ugartomendia, mais mollement, il était lui aussi encore un peu ensommeillé, et les tribulations de Louise avaient de toute façon fini de l'étonner, elles ne l'intéressaient jamais que parce qu'elles lui étaient un prétexte pour dresser un bilan de l'endroit du monde où Louise se trouvait et, à parts égales, pour entièrement restructurer cette région et pour donner toutes les bonnes raisons que nous aurions de nous décourager d'y intervenir. Ugar, comme on le nommait, n'était pas un foudre de guerre, il usait de précautions oratoires, il disait Selon moi, ou Ça n'engage que moi, attention ! ou Ça vaut ce que ça vaut, mais c'est mon opinion, et, s'il invoquait la manie africaine ou afghane des guerres ethniques ou tribales,

## Du même auteur

Le Tour du domaine  
*roman, Gallimard, 1983*

Une rumeur  
*roman, Gallimard, 1984*  
« Folio », n° 2561

Le Retour de Julie Farnèse  
*roman, Gallimard, 1985*

Partie de chasse, au bord de la mer  
*nouvelles, Gallimard, 1987*

Clara Schumann  
*biographie, Robert Laffont, 1988*

La Veuve Lucas s'est assise  
*nouvelles, Gallimard, 1989*

Le Passeur de Loire  
*récit, Gallimard, « L'un et l'autre », 1990*

Stanislav Stratiev, la vie bien qu'elle soit courte  
*adaptation théâtrale, Actes Sud-Papiers, 1991*

Trois Gardiennes  
*prix Goncourt de la nouvelle*  
*nouvelles, Gallimard, 1992*

Un geste en dentelles  
*roman, Gallimard, 1993*

Caspar Friedrich  
*essai, Gallimard, « L'art et l'écrivain », 1995*

Josée Bethléem  
*suivie de Femme seule à l'aquarium*  
*récits, Gallimard, 1995*

Namokel  
*grand prix Thyde-Monnier de la Société des gens de lettres*  
*roman, Seuil, 1997*  
*« Points », n° 903*

L'Affaire du Muséum  
*roman, Seuil, « Solo », 1998*

Le Cahier de moleskine noire du délateur Mikhaïl  
*roman, Seuil, « Solo », 2000*

Lou  
*nouvelle, Inventaire-Invention, 2000*

Le Café Zimmermann  
*roman, Seuil, 2001*  
*« Points », n° 1114*

Judith  
*en collaboration avec Laura Weigert et Marc de Launay*  
*essai, Desclée de Brouwer, 2003*

Conférences de Tunis  
*essai, Institut français de coopération, 2001*

Des gens du monde  
*prix Charles-Exbrayat, prix Louis-Guilloux*  
*roman, Seuil, 2003*  
*« Points », n° 1367*

Mère et Fils  
*théâtre (en collaboration), Actes Sud-Papiers, 2004*

Transactions infinies  
*suivi de Invitation à la pleine lune*  
*théâtre, Actes Sud-Papiers, 2005*